Document generated on 07/17/2025 2:30 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Berceuses

Hugues Corriveau

Number 58, Summer 1999

Bals

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4407ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corriveau, H. (1999). Berceuses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 43–45.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Berceuses

Hugues Corriveau

Dans la pouponnière, des masses molles de petits cris, des balles de plaintes mêlées au lait. Les poupons geignent, emmitouflés. Ce n'est pas encore l'heure.

Tout est blanc pour la danse, les roulettes huilées, les stores rabaissés sur des restes d'un soleil oblique. Ah ! Les poupons ronds avec leur tétine forment des boules angora sous les draps ! On dirait un paradis de nuage, une sorte de grotte neigeuse derrière l'aquarium des baies vitrées. Ce n'est pas encore l'heure, pas encore.

Les volcans sous-marins aspirent le soleil à l'extrémité de la mer. Elle bout de vapeur. Le feu s'éteint dans les vagues qui frémissent. Les vagues brassent l'air jusqu'à la plage, jusqu'à l'escarpement sous les murs de l'hôpital. Tout au bout, la lune. Voici les murs qui montent, dressés, les grandes vitres opalines sous le reflet de l'eau lunaire, l'hôpital Hoskins dressé sur la péninsule, presque cernée par l'océan.

Les infirmières mettent lentement leurs patins à roues alignées. Elles trépignent, donnent des coups de pied pour vérifier le bruit lisse des roulettes. Cela fait frou-fre-fri-fre sous leurs semelles. Elles sont plus grandes que nature maintenant les dames hautes de la pouponnière. Par-dessus le froissement des draps, on entend lancinantes des billes frémir sous le tourbillon de leur glissement lustré. Une porte s'ouvre tout à coup, et tout à coup elles sont trois, puis quatre à rouler sur le sol autour des berceaux d'où monte une odeur capiteuse de lait moisi. On dirait des nymphéas, ces bébés recroquevillés.

N'y a-t-il pas un sifflement de salive, n'y a-t-il pas dans l'air cette inflexion, litanie de petites notes aiguës, air sifflé ? Les quatre femmes admirent le soir plombé, la catastrophe du soleil

englouti dans la mer derrière les stores. Pour l'instant, elles s'exercent à scander le fracas des secondes cognées à l'horloge. Les bébés froissent leur souffle, les infirmières donnent à l'air des modulations au-dessus des couvoirs : les bébés et les infirmières respirent.

Et l'une d'elles siffle plus fort un air de valse lente au-dessus des reposoirs. Tout s'apaise. Le moment est magique, car la musique qui s'insinue entre les lèvres fait des vagues de sons rebondis. Les bébés ronronnent. Les quatre infirmières se prennent par la main et font la ronde. D'abord, elles tournent lentement au son sifflé d'une valse de Venise. Puis roulent les billes sous leurs pieds, puis lancinante la danse s'accélère, puis la toupie fait des frou-fre-fri-fre sur le terrazzo. Les bébés ouvrent les yeux, voient tout autour passer des anges blancs, et rient. Les bébés rient au centre du tourbillon des infirmières venues ce soir leur dire bonne nuit.

Tous les soirs à l'hôpital Hoskins, on valse pour endormir les bébés de la pouponnière. Tous les soirs, les patients très âgés en ont des envies de danser qui les font succomber. On les voit parfois dans les reflets de lune se jeter par les fenêtres jusque sur la plage, étourdis qu'ils sont de tant tourner en entendant les patins virevolter.

À l'aube, des infirmiers aux pieds nus s'approchent des vieux corps brisés, tombés du haut des fenêtres. D'abord, ils en font le tour, comme autour d'un feu de grève. On croirait presque qu'ils dansent, les fossoyeurs du matin, comme la nuit les infirmières autour des berceaux. Ils ramassent les cadavres si légers que leurs pieds ballottent au vent. Ils les portent jusqu'à la mer dans laquelle ils rentrent jusqu'à la taille. Les vieillards morts sont des nénuphars qui essaient de rattraper leur vie, puis sombrent aspirés par les volcans sous-marins qui viennent tout juste de recracher le soleil.

Tout ici est beau et calme.

La procession matinale des infirmiers et infirmières recommence jusqu'à midi. Ils attendent sous le portique la longue file

des voitures menant ici les vieux dont on ne veut plus, les mères aussi prêtes à donner leurs enfants pour de l'argent. En voici d'autres et d'autres encore. On sent que les infirmières trépignent déjà. Elles ont aux pieds des envies de danse. Le bal blanc de la nuit, encore ce soir, va désencombrer l'univers.